

## Article

---

« Une saison au Québec »

Italo Caroni

*Études littéraires*, vol. 16, n° 2, 1983, p. 231-242.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500608ar>

DOI: 10.7202/500608ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## UNE SAISON AU QUÉBEC \*

### *italo caroni*

Dans la campagne enneigée, une longue nuit descendra peu à peu sur le hameau solitaire. Quelques rayons de soleil brillent encore ; mais, lentement, l'ombre voilera « la forêt blanche, les champs silencieux<sup>1</sup> ». Autant de signes avant-coureurs d'un hiver rigoureux, de l'interminable saison blanche et noire. Grand-Mère Antoinette, qui s'occupe d'Emmanuel, le nouveau-né, se plaint : « C'est un bien mauvais temps pour naître, nous n'avons jamais été aussi pauvres, une saison dure pour tout le monde, la guerre, la faim et puis tu es le seizième<sup>2</sup>... »

C'est ainsi que débute le récit connu d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais. Étrange et poétique récit, qui reconstitue, sans fioritures et avec désinvolture, un moment difficile dans l'histoire d'une famille, et partant, du Québec lui-même.

Grand-Mère Antoinette, imposante et majestueuse, exerce sur sa famille prolifique un matriarcat sévère. C'est elle qui commande le rituel de la vie quotidienne, qui choisit les noms et se charge du baptême des enfants, qui inculque au père inculte et à la mère passive ses vues sur l'éducation ; c'est elle encore qui remplace parfois le curé auprès d'un vieillard moribond. La vie lui a appris à être dure et peu encline aux marques de tendresse. Aussi distribue-t-elle avec brusquerie les miettes que ses petits enfants s'acharnent à lui arracher, comme une bande de petits oiseaux affamés.

Quelques-uns de ces oiseaux éprouvent une autre sorte de faim, avides de nourriture spirituelle, tels Jean le Maigre, le poète, et Héloïse, la jeune fille en proie à de profondes crises de mysticisme. Sur les deux, Grand-Mère Antoinette étend son aile protectrice, sans pourtant trop le faire voir. Jean le Maigre part pour le noviciat où il sera plus au chaud et où il pourra manger davantage. Mais la tuberculose, qui avait toujours menacé sa frêle nature, s'aggrave et Grand-Mère

Antoinette, qui s'y rend un jour pour lui faire une visite, arrive juste à temps pour assister à son enterrement. Héloïse, elle, succombant à de nouveaux symptômes de son mysticisme équivoque, quitte la maison et, à l'insu de ses parents, va se faire engager à l'Auberge de la Rose Publique, le bordel du village voisin.

Attristée par ces deux nouvelles pertes, qui s'ajoutent à tant d'autres tout au long de la geste familiale, la vieille dame ne se laisse pourtant pas aller au désespoir et, progressivement, elle finira par porter sur le petit Emmanuel la tendresse retenue qu'elle vouait à Jean le Maigre dont elle garde les poèmes qu'elle lit dans ses moments perdus.

Le fil de l'intrigue se reforme autour des mésaventures de deux autres garçons, Pomme et le Septième. Pour alléger le budget familial, ils quittent à leur tour la maison et vont travailler dans une manufacture de chaussures. Le roman se termine par d'autres mauvaises nouvelles : Pomme s'est fait couper trois doigts dans une machine ; le Septième se livre à nouveau au vagabondage et aux petits vols ; Héloïse, comme il fallait s'y attendre, ne va plus à la messe... Tout comme l'histoire, l'hiver parvient à son terme. Le soleil brille de nouveau sur la terre. Emmanuel, bien au chaud dans son berceau, sort de la longue nuit hivernale : « Oui, ce sera un beau printemps, disait Grand-Mère Antoinette, mais Jean le Maigre ne sera pas avec nous cette année<sup>3</sup>... ». Encore une saison de passée et qui a emporté, comme à chaque fois, un lambeau de la pauvre famille paysanne.

Cette intrigue, assez simple dans ses grandes lignes, s'interrompt quelques fois pour céder la place à des retours en arrière qui font remonter à la surface des épisodes complétant la biographie des protagonistes. Au fond, ce qui compte, ce sont la création d'une atmosphère et le portrait des personnages, les détails descriptifs étant rares et les péripéties peu nombreuses.

Quelques figures se détachent de l'ensemble des êtres peuplant le récit : Grand-Mère Antoinette, Jean le Maigre, Héloïse, le Septième, Pomme, frère Théodule, dont les caractères se composent au gré des événements racontés ou de brèves notations sur leurs actes. La romancière s'attarde peu

à dépeindre la nature extérieure. Ce qui prédomine, c'est le paysage moral, intime.

Grand-Mère Antoinette qui — selon la prophétie de Jean le Maigre — « mourrait d'immortalité à un âge avancé<sup>4</sup> », apparaît comme une sorte d'ange tutélaire, sempiternel, une forteresse morale<sup>5</sup> protégeant la fragile couvée de ses descendants. Son amour compréhensif lui fait accepter jusqu'aux blasphèmes de l'impudique Jean le Maigre. En vérité, elle n'est qu'en apparence le porte-parole d'une morale religieuse institutionnelle — incarnée surtout par les curés du récit — car au fond, c'est la chaleur humaine, même occulte, qui lui dicte sa conduite. C'est pourquoi, choquée par les écrits de son petit-fils préféré, elle tarde à les brûler, comme le lui avait ordonné monsieur le Curé, et fortifie ainsi son amour des confidences de « cette âme audacieuse jusqu'au blasphème<sup>6</sup> ».

Le blasphème hante en effet l'esprit des plus rebelles de ses petits. À commencer — cela s'entend — par le Maigre qui est suivi de près par le Septième. Chez eux, comme chez Héloïse, règne un curieux mélange de religion et d'irreligion, de dévotion et d'irrévérence, de vice et de vertu. Sans doute y a-t-il du jeu dans l'insouciance avec laquelle les deux frères miment les rites catholiques, en particulier dans l'épisode de la confession de leur péché avec la petite bossue qu'ils avaient tous les deux déshabillée dans la cour de l'école. Cette même insouciance se révèle dans les pratiques obscènes auxquelles les condamne la promiscuité des lits. Et même la commune « descente en enfer<sup>7</sup> » que leur suggère le tragique suicide de leur frère Léopold, c'est encore du jeu. Du jeu aussi la réflexion amusée de Jean le Maigre à propos des oreilles de monsieur le Curé, dont il dit qu'elles « en ont abattu des péchés [...] les plus beaux péchés du monde<sup>8</sup> ».

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de plus profond et de plus trouble dans ces blagues de galopins ? C'est ce qu'a flairé chez Jean le Maigre cet autre être ambigu, frère Théodule, au surnom significatif de « Théo Crapula » : les bonnes dispositions pour le mal rapprochent l'infirmier du noviciat et le novice, comme si le vice et la vertu étaient inhérents à leurs propres natures. Jean le Maigre et le Septième s'amusent bien avec la religion. Entre Théo Crapula et Jean le Maigre il y a plus que du simple jeu. Frère Théodule fait partie, comme

Héloïse d'ailleurs, des inconscients, c'est-à-dire de ceux qui ne prennent aucun recul par rapport à leurs actes. Héloïse, pour sa part, passera inconsciemment du couvent au bordel et s'adonnera successivement aux délices de l'amour mystique et de l'amour charnel.

Serait-ce légitime de prétendre qu'une sorte de descente aux enfers rimbaldienne se dessine en filigrane tout au long de cette *Saison dans la vie d'Emmanuel* ? Quoi qu'il en soit, on y retrouve un peu de cette atmosphère morale malsaine qui parcourt bien des pages d'une certaine littérature post-romantique française telle que l'ont pratiquée un Baudelaire, un Verlaine ou un Rimbaud, autrement dit ceux qu'on a nommés les « poètes maudits ». Il n'est pas aisé à un lecteur peu familiarisé avec la romancière de bien cerner son point de vue sur ces thèmes. Il semble néanmoins indéniable qu'elle s'amuse à mettre à nu les contradictions morales résultant d'une religion factice. Un certain cynisme — sans aucune nuance péjorative —, particulièrement sensible dans ce beau parallèle couvent/bordel<sup>9</sup>, donne une saveur toute spéciale à plusieurs passages du roman.

De nombreux problèmes moraux se dégagent de la suite des faits racontés. La promiscuité engendre des démons dans le silence de la nuit qui voile les jeunes gens tassés dans les lits familiaux, ceux des couvents ou des maisons d'assistance. La faim pousse au vagabondage, au vol, à la prostitution. La répression suscite le refoulement mais ne supprime pas la tentation du péché que l'on assouvit en cachette dans le noir des dortoirs ou au clair de lune des nuits moins froides et moins sombres. Sexe, religion et péché se confondent dans l'esprit de malheureux catholiques terrorisés à l'idée du péché majeur, celui contre la chasteté.

Cette détresse morale s'explique en partie par les difficultés matérielles qu'ont à affronter les pauvres créatures isolées dans leur bout du monde. Il y a du misérabilisme dans leur aventure. Mais, encore une fois, sans rien de romantique. Sous le vernis d'un style poétique se cache une vision amère. La poétisation de la misère relève sans doute de ce même cynisme déjà évoqué. « [O]rphelins errants au visage barbouillé de soupe et au derrière cuit par les coups<sup>10</sup> », le Maigre

et le Septième ne souffrent certes pas moins que le malheureux Pomme aux doigts coupés, ce même Pomme qui « venait de tomber du nid [...] comme l'oiseau déserteur et trop fragile pour le vol [et qui] regardait ses ailes éparées à ses côtés, frémissant à peine [...] <sup>11</sup> ».

Ces envolées lyriques cachent à peine une réalité très dure, répugnante même parfois : les vomissures et la quotidienne mare qui s'écoulait du berceau d'Emmanuel ; la toux, le nez sale et les poux de Jean le Maigre, qui crache du sang ; les vertes gencives nues et le pus qui gonfle les joues du vieil Horace, réduit presque à l'état de cadavre — voilà quelques exemples d'un réel beaucoup moins réjouissant. D'autre part, la faim et le froid tortureront jusqu'à la fin ces pauvres hères de paysans, surtout le petit Emmanuel, qui a tout de suite compris que « cette misère n'aurait pas de fin <sup>12</sup> ». Il n'y a pas d'apologie du pauvre, même si Héloïse dit « Pauvres ». Mais une tendresse cachée, plutôt. De la pitié pour les tout petits qui vont « se faire couper les doigts dans une manufacture de souliers ou s'empoisonner les poumons dans une manufacture de tabac <sup>13</sup> » ; ou pour la naïve paysanne qui, comme tant de Germinie Lacerteux, débarque de son coin de province pour se prostituer en ville.

À l'étude crue et cynique des thèmes moraux se superpose ainsi une vision naturaliste du monde concret et des besoins physiques. D'autres indices ? Ce Septième aux cheveux roux et ce Jean le Maigre infesté de poux rassemblent à eux deux certains traits de Poil de Carotte, l'un des premiers anti-héros enfantins de la littérature française. L'exiguïté de l'espace domestique restreint la liberté amoureuse du couple qui, dans la campagne québécoise comme dans le coron français, oblige les parents à faire l'amour sous les regards indiscrets ou l'écoute vicieuse des autres membres de la famille. Le « germinal » de Zola, lui aussi, est saisonnier et « la saison dure pour tout le monde » de Marie-Claire Blais n'est pas sans rappeler le « C'était encore une saison de grande misère qui commençait », de Zola <sup>14</sup>. Sans qu'il faille pour autant qualifier de naturaliste le roman de Marie-Claire Blais — il faudrait bien plus d'arguments et d'espace pour le tenter — on essaie ici d'en souligner tout simplement certains aspects.

Quoique moins présents dans la trame événementielle, d'autres personnages n'en sont pas moins bien campés. Le Père, grossier et violent, ne sait que battre ses enfants et les chasser « dès qu'ils ne se nourrissent pas tout seuls comme des hommes<sup>15</sup> ». La Mère — toujours silencieuse, visage triste et épaules courbées, épuisée et portant à chaque année le lourd fardeau d'un nouvel enfant — si elle ne travaille pas aux champs ni à l'écurie, dialogue avec ses morts. Le Curé, amateur de bons plats et de bonne bière, est le témoin des grands événements de la vie familiale, il console les mères à la perte des enfants — « Dieu vous aime pour vous punir comme ça!<sup>16</sup> » — ou les persuade de procréer, car « c'était la volonté du Seigneur d'avoir des enfants<sup>17</sup> » : il accomplit ainsi, lui aussi, et à merveille, le devoir que lui assigne la toute puissante institution qu'est l'Église. Madame Octavie Enbompoint dirige son bordel avec un sens de l'organisation exemplaire, convaincue qu'elle est de pratiquer à sa façon, et tout comme dans les couvents, une œuvre de charité en accueillant les timides paysannes incapables de pourvoir autrement à leurs besoins.

La liste des personnages serait longue à faire, si l'on recensait encore le restant des seize enfants, auxquels il faudrait ajouter les treize rejetons de l'oncle Armandin, sans oublier le Directeur de la maison de correction et le notaire Laruche ! Qu'ils occupent ou non plus ou moins longuement le devant de la scène, ils ont tous leur place et leur mot à dire dans cette évocation d'un univers aux caractéristiques bien définies.

Le récit des faits et gestes de cet ensemble de protagonistes se construit dans une perspective de narration critique qui dévoile un à un tous les maux qui frappent la petite communauté paysanne. Les maux sont d'ordre social d'abord, parce qu'ils concernent le monde matériel. On a déjà évoqué en passant les thèmes de la faim et du froid. La misère oblige les parents à traiter la famille comme un troupeau, à mettre au monde des enfants pour les envoyer ensuite soit au travail, soit dans les orphelinats, les séminaires ou les couvents. S'agit-il d'une mise en cause de la politique de « la revanche des berceaux » ? Le projet de supplanter démographiquement les Anglo-Canadiens a pu en effet aboutir à une situation sociale des plus affligeantes comme en témoigne, dans le

roman, le thème des familles nombreuses, auquel s'associent ceux de la malnutrition, des maladies, et même d'une certaine dégénérescence : « Il y avait eu tant de funérailles depuis que Grand-Mère Antoinette régnait sur la maison, de petites morts noires, en hiver, disparition d'enfants, de bébés, qui n'avaient vécu que quelques mois, mystérieuses disparitions d'adolescents en automne, au printemps <sup>18</sup>. » Nous sommes loin — on le voit — de la traditionnelle poétisation de la vie champêtre. Sous le voile de belles images, on aperçoit souvent les contours d'un sombre réel.

De même que la politique, la religion elle aussi fait l'objet d'une représentation critique. Le gouvernement et le clergé, dit Jacques Viens, cherchaient à « résoudre [...] l'épineux problème de l'émigration massive de nos compatriotes vers les États-Unis <sup>19</sup> ». Il fallait donc consacrer une attention toute spéciale au paysan, pour le fixer à tout prix à la terre. La Patrie recrute des bras, l'Église des âmes, comme les quatre garçons formant « la silencieuse moisson <sup>20</sup> » que le curé débonnaire conduit vers le noviciat. La religion scande tous les moments de la vie familiale et imprègne les comportements individuels. Il y a toujours un curé qui rôde autour de la maison, aux heures stratégiques, à l'affût d'un bon repas, même aux funérailles. Des rites mécaniques se répètent à toute occasion : naissance et baptême, mort et enterrement. Le soir, toute la famille se réunit pour la prière. Les enfants, sous l'effet d'une pratique routinière, jouent à confesser, à donner l'extrême-onction ou à raconter des miracles. Jeu qui n'est pas toujours innocent ni amusant, car les esprits imprudents se laissent parfois posséder par des rêveries mystico-sensuelles et des visions du diable, ce qui semble d'ailleurs constituer une obsession de l'inconscient collectif. « Le Québec sort à peine d'un univers de magie [...] » affirment Clément Moisan et Jean-Marcel Paquette, qui rapprochent Marie-Claire Blais et Anne Hébert dans la mise en cause des tabous sociaux et religieux <sup>21</sup>.

Une conception de l'éducation, passablement arriérée et répressive, contribue à sa manière au marasme social. L'austérité et la rigueur des établissements d'enseignement et d'assistance aux enfants succèdent aux coups que les parents distribuent à discrétion. L'école sert plus d'abri contre le froid



qu'à dispenser un enseignement que des institutrices, trop jeunes ou trop âgées, sont peu préparées à exercer. La maison de correction terrorise plus qu'elle ne corrige. De plus, il faut que l'enfant travaille dès le bas âge : « À douze ans, finie l'école, la belle instruction !<sup>22</sup> » C'est le père surtout qui incarne cette mentalité, lui qui s'oppose avec ténacité aux projets de Grand-Mère Antoinette, à qui il ne manque jamais l'occasion de répéter que l'école n'est pas nécessaire<sup>23</sup>.

On ne peut que souscrire au jugement de Gilles Marcotte quand il dit : « *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est peut-être un des livres les plus sombres qui se soient écrits au Canada français, mais ce n'est pas un livre triste<sup>24</sup>. » Sombre récit, mais conteur sûrement moins sombre que le Villiers de l'Isle-Adam des *Contes cruels* (les bien nommés !). Car, « cruel » c'est peut-être le terme qui convient au regard que jette parfois Marie-Claire Blais sur un monde qui va bientôt changer. Le lecteur peut s'engager sans hésitation dans cet univers imaginaire, car il se laissera emporter par un ton apparemment léger et ironique et par un style sobre et réaliste certes, mais imprégné d'une poésie certaine.

La romancière exprime avec naturel l'élan d'une jeunesse rebelle qui, consciemment ou non, va de l'avant sans s'inquiéter de l'éventuel danger, ni des dégâts. Une sorte de volonté latente de défi, nullement pessimiste, commence d'ébranler les bases de l'édifice social. On a le sentiment que le mauvais rêve pourra bientôt prendre fin. L'hiver s'achève et une nouvelle aurore va poindre pour Emmanuel, dont le nom porte la promesse d'une rédemption future.

Marie-Claire Blais ne se borne donc pas à traduire, grâce au symbole de la saison hivernale, la longue stagnation économique, sociale et morale du Québec. Elle annonce aussi les temps nouveaux, partageant de la sorte les espoirs de la génération des romanciers de la révolte, dont les œuvres surgissent à partir des années 1960. Avec la « Révolution tranquille », l'horizon commencera à se dégager, et le Québec à sortir d'un silence séculaire. Ce changement n'est pas démontré dans le livre, qui ne renferme d'ailleurs aucune thèse. Mais il y a des symptômes de secousses imminentes. L'agriculturisme, la revanche des berceaux, la fidélité aux diktats du clergé — ces trois piliers d'un monde rural ancré

dans un passé encore récent — subiront bientôt l'impact des idées nouvelles.

Grand-Mère Antoinette a beau s'opposer au progrès et se moquer de l'oncle Armandin qui l'invite à quitter sa campagne, c'est le dernier qui a raison, même s'il n'a, lui, aucune instruction. C'est la vie qui bouge, c'est la ville qui attire, bon gré mal gré, les jeunes ; il en faut pour ses usines, pour ses manufactures, pour son bordel : « Laisse donc ta ferme Antoinette// Et tes champs qui ne produisent rien// Viens donc vivre ici Antoinette// [...] Nous sommes à deux pas de l'usine// Les trains passent à côté de chez nous // [...] <sup>25</sup>. » Par le train, et avec l'électricité, arrivent le progrès et l'essor économique de la vie urbaine, phénomène capital de l'époque moderne. Ainsi le veulent les faits dans leur « déterminisme » — pour employer un langage naturaliste. Là encore, il ne s'agit point d'enthousiasme, encore moins d'apologie. Une pointe d'ironie perce toujours, de-ci de-là. Car — il ne faut pas l'oublier — c'est Héloïse qui, à la fin, enverra de l'argent à sa famille <sup>26</sup>. Donc, le bordel fera vivre la campagne. L'usine elle aussi apportera l'argent, même si elle estropie une jeunesse encore maladroite.

Publié en 1966, — année par excellence du roman québécois moderne, au dire de quelques critiques — *Une saison dans la vie d'Emmanuel* a obtenu à Paris le prix Médicis et a valu à Marie-Claire Blais le succès que l'on sait et que vient de confirmer en 1982 le prix David (du Québec), décerné pour l'ensemble de son œuvre. Sa renommée ne fait donc plus de doute, surtout dans les pays d'expression française.

Mais pourquoi la lirait-on au Brésil ? C'est le hasard — il faut bien l'avouer — qui nous a fait lire *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Le hasard d'une saison au Québec, tout d'abord. En effet, il y aura bientôt cinq ans, un groupe d'une trentaine de professeurs brésiliens de français se rendait à Québec pour y suivre, à l'université Laval, un stage de perfectionnement. Deuxième hasard — et ici on en est redevable à l'efficacité de l'industrie culturelle moderne — ce texte était facilement trouvable, en petit format, à un prix accessible, attrayant donc, séduisant même pour des amateurs tiers-mondistes de littérature.

Une première lecture a procuré tout de suite le dépaysement enneigé que nous escomptions tout naturellement, même si, comme il est dit dans un des poèmes de Jean le Maigre, la neige est « funèbre, sous le vol des oiseaux noirs<sup>27</sup>... » Cette vision de l'hiver en noir et blanc a pu surprendre, voire rebuter, des lecteurs idéalisant le lointain Canada ou habitués à le voir à travers les belles couleurs des cartes postales.

À la réflexion, cependant, certains ont pu discerner dans l'ouvrage de Marie-Claire Blais quelques constituants qui ne sont pas tout à fait étrangers à l'univers socio-culturel sud-américain. L'association constante des thèmes sexe et religion fait partie de l'imaginaire des peuples à forte formation catholique, comme chez ces latins que sont les Québécois et les Brésiliens. Le misérabilisme, que la société québécoise a pu déjà surmonter, persiste comme un trait frappant de la réalité tiers-mondiste d'aujourd'hui, et il pourrait très bien figurer dans une reconstitution ironique du récent « miracle économique » brésilien, par exemple...

Le propre du contact des cultures étant la comparaison, on n'a que trop tendance, dans un premier temps, à tout ramener à soi. Il faut ensuite approfondir la connaissance de l'autre. D'où il s'ensuit que cette première lecture ne permettra peut-être pas à un Brésilien de répondre, de façon catégorique, à la question : qu'est-ce que le Québec ? Il faudra sans doute parcourir bien des textes pour le circonscrire dans sa vivante complexité : ses imposantes dimensions géographiques, ses nombreuses composantes ethniques, ses villes et sa campagne, son rapport au monde économique et politique environnant, sa science et sa culture, son histoire et sa modernité, etc.

Bien des noms d'écrivains québécois deviennent peu à peu familiers à un public brésilien. Quelques-uns reviennent fréquemment, soit parce que déjà consacrés — Émile Nelligan, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jacques Ferron, Gaston Miron, Roland Giguère —, soit parce que plus récents ou plus turbulents — Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Paul Chamberland, Michèle Lalonde, Jacques Godbout.

Par ailleurs, la colonisation commune par la même Europe fait que nous nous intéressions aussi aux étapes passées d'une littérature qui a connu, comme la nôtre, divers moments

importants, depuis les relations de voyage jusqu'à l'implantation définitive d'une conscience nationale et aux recherches des avant-gardes modernes.

Un effort sérieux pour la connaissance approfondie de la littérature du Québec s'est déjà amorcée, chez nous, par le biais d'un accord de coopération inter-universitaire qui a permis à l'Université de Sao Paulo d'accueillir des spécialistes québécois qui y ont assuré un enseignement de troisième cycle sur le roman de Jacques Godbout et sur la poésie de Roland Giguère. Outre de nombreuses lectures soignées, ces deux séminaires ont déjà produit, à l'heure actuelle, au moins une thèse de maîtrise<sup>28</sup>. Ajoutons encore que quelques communications et articles ont été faits au Brésil sur d'autres auteurs québécois, notamment sur Anne Hébert<sup>29</sup>.

Il conviendrait de rappeler enfin que, quant à nous, enseignants déjà formés de plus ou moins longue date, la connaissance de la littérature du Québec a naturellement tendance à passer par la France. Et ce n'est pas un mal, loin de là! Car, sans l'apprentissage du français et sans la tâche de l'enseigner, peut-être ne nous serions-nous pas intéressés à la francophonie canadienne. Mais les nouvelles générations pourront à leur tour plonger directement dans l'univers culturel québécois et mieux le connaître.

*Universidade de São Paulo*

#### Notes

\* Ce texte est la refonte d'un article en portugais « Una estação no Canada », paru dans *O estado de São Paulo*, Suplemento cultural, p. 10, Ano 3, n° 146.

<sup>1</sup> Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions Quinze, 1976, (Coll. « Quinze/Roman »), p. 16. Nous désignerons désormais cette édition par le sigle SVE.

<sup>2</sup> SVE, p. 8.

<sup>3</sup> SVE, p. 175.

<sup>4</sup> SVE, p. 124.

<sup>5</sup> « C'est avec un air de triomphe que Grand-Mère sortait de la messe de cinq heures, épanouie comme une lune sous les forteresses de ses châles, la poitrine alerte sous son vaste manteau », p. 105.

- <sup>6</sup> SVE, p. 124.
- <sup>7</sup> SVE, p. 73.
- <sup>8</sup> SVE, p. 59.
- <sup>9</sup> Voir surtout chapitre VII, pp. 143-162.
- <sup>10</sup> SVE, p. 73.
- <sup>11</sup> SVE, p. 163.
- <sup>12</sup> SVE, p. 11.
- <sup>13</sup> SVE, p. 138.
- <sup>14</sup> Émile Zola, *Germinal*, in *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », III, 1964, p. 1281.
- <sup>15</sup> SVE, p. 138.
- <sup>16</sup> SVE, p. 67.
- <sup>17</sup> SVE, p. 108.
- <sup>18</sup> SVE, p. 28.
- <sup>19</sup> J. Viens, « *La Terre* » de Zola et « *Trente arpents* » de Ringuet, Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1970, p. 9.
- <sup>20</sup> SVE, p. 57.
- <sup>21</sup> C. Moisan et J.M. Paquette, « Le Canada. Vers le Québec » in A. Reboullet/M. Tétu, *Guide culturel*, Paris, Hachette, 1977, p. 132.
- <sup>22</sup> SVE, p. 138.
- <sup>23</sup> Voir, par exemple, p. 13.
- <sup>24</sup> G. Marcotte, *Les Bonnes Rencontres*, Montréal, HMH, 1971, p. 198.
- <sup>25</sup> SVE, p. 140.
- <sup>26</sup> Voir pp. 145, 175.
- <sup>27</sup> SVE, p. 31.
- <sup>28</sup> Samira A. Iunes, « Le couteau sur la table », de Jacques Godbout : un texte analeptique ?, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, 1980.
- <sup>29</sup> Pour un aperçu des études brésiliennes sur les littératures francophones, consulter la revue *Elos. O francês no Brasil*, 3, 1981, n° spécial : « Francofonia », publiée par l'Associação Brasileira des Professores Universitárias de Francês, Rio de Janeiro.